

## La rébellion zapatiste au fil du temps

**Claudio Albertani**

**I**l y a bien des années de cela, Antonin Artaud partit pour la Sierra Tarahumara à la recherche de l'Éden. « Nous attendons du Mexique une nouvelle conception de la Révolution, écrivait-il, et une nouvelle conception de l'Homme qui servira à alimenter de sa vie magique la dernière forme d'humanisme. » Avidé d'absolu, l'esprit ravagé par la tourmente de ses rêves exaltés, Artaud ne parvint pas à étancher sa soif, et pourtant ces mots n'étaient pas vraiment absurdes. Terre de profonds contrastes, creuset de peuples, de races et d'injustices ancestrales, le Mexique est un monde qui abrite tout à la fois les formes de capitalisme les plus élaborées, une pauvreté scandaleuse et la résistance des civilisations centraméricaines qui se refusent à mourir. Et c'est précisément du Mexique que, dans les dernières années du XX<sup>e</sup> siècle, nous parvint un appel qui n'avait rien de mystique à chercher sur des cartes restant à dessiner les chemins qui mènent à ce grand territoire imaginaire qui s'appelle l'avenir.

### 1.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1994, alors que les cercles de la haute finance fêtaient l'entrée en vigueur de l'Accord nord-américain de libre-échange (ALENA), la méga-machine capitaliste allait au-devant de l'un des obstacles placés périodiquement sur sa route par le traditionnel, l'inamovible, le fastidieux facteur humain. Organisés par l'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN), des milliers d'indigènes mayas, hommes et femmes, le visage masqué par un passe-montagne, armés parfois seulement de fusils de bois, « arrivèrent comme le vent » dans sept communes du Chiapas.

Marginalisés de l'univers brillant de la consommation, ignorés des statistiques, refoulés de la conscience nationale qui veut ne voir en eux

que des vestiges archéologiques, les Mayas s'étaient soulevés pour dire: assez! Assez de la misère, assez des discriminations, assez des injustices, assez du silence.

Bien que le gouvernement mexicain se soit empressé de déclarer qu'il s'agissait tout au plus d'une révolte d'indigènes « monolingues » ne touchant que « quelques régions de montagne », dans la succession rapide des événements, les hommes et les femmes de maïs devinrent le miroir du Mexique et du monde, le noyau d'un projet de démocratie radicale qu'ils ne tardèrent pas à qualifier, avec ce mélange à parts égales d'ironie et d'esprit visionnaire dont ils étaient armés, d'« intergalactique ».

Malgré les revendications ethniques avancées, il ne s'agissait en effet pas d'une guérilla traditionnelle, ni d'un mouvement nationaliste, ni même d'une réédition des guerres indiennes du siècle précédent. Pas d'apparitions de rédempteurs ni de vierges miraculeuses dans ce mouvement. Pas de haine non plus.

Rarement un mouvement révolutionnaire était apparu de façon aussi inattendue: aucun service secret ne s'était imaginé que quelque chose de radicalement nouveau pouvait naître au lendemain de la fin annoncée de l'histoire et de ses funérailles expéditives. Rarement un mouvement révolutionnaire s'était montré aussi nettement conscient, dès le premier instant, de la nécessité de communiquer, de se faire entendre et, plus encore, de se faire comprendre.

Par choix conscient, les zapatistes proposaient d'eux-mêmes de nombreuses et limpides définitions par la négative: nous ne sommes pas un parti, pas une guérilla, pas non plus une armée traditionnelle. De plus, ils rejetaient ouvertement le projet révolutionnaire qui avait dominé le siècle: la prise du pouvoir



d'Etat et son contrôle par une élite de révolutionnaires. Les zapatistes portaient d'autres valeurs: la communauté, la vie quotidienne, l'autonomie, la nécessité de refonder la politique, une action riche de paradoxes laissant s'exprimer la force des faibles face aux puissants et la possibilité de construire un avenir différent pour tous.

## 2.

Apparue après la chute du bloc soviétique, à l'apogée du néolibéralisme, la rébellion zapatiste annonçait le début d'une nouvelle ère de conflits sociaux. Des circonstances particulières avaient poussé les rebelles à s'écarter des voies du passé: la fin de la guerre froide, la mondialisation, la proximité des Etats-Unis et tout à la fois de l'Amérique centrale, où les récentes expériences insurrectionnelles avaient laissé de nombreuses plaies ouvertes.

Les insurgés mexicains prenaient les armes non pour imposer un nouveau pouvoir, non pour exercer la violence amère des perdants, mais pour interpellé et demander qu'on les écoute,

pour raconter à tous les peuples l'absurdité de leur condition d'hommes et de femmes auxquels on impose de mettre sans délai la table pour le banquet de la modernité, tout en leur interdisant de toucher aux plats.

Si dans un premier temps les hommes « armés de vérité et de feu » jetèrent la pagaille dans la douzième économie mondiale, une économie dont la Banque mondiale et le Fonds monétaire international faisaient une fleur à la boutonnière, ils devinrent bien vite la manifestation d'une nouvelle sensibilité, la référence non pas des nostalgiques du passé, mais bien des nostalgiques du futur.

« Sans la critique des armes, les armes de la critique sont les armes du suicide » (Raoul Vaneigem). Certes, mais il suffit de quelques brillants actes de guerre – une guerre préparée pendant dix ans et qui aura duré douze jours – pour faire s'écrouler les châteaux de carte du néolibéralisme et pour montrer, une fois encore, que le roi est nu. Le Mexique et le monde entier répondirent à l'appel par des mobilisations massives et le gouvernement ne put aller plus loin sur la voie du massacre. Les fusils de janvier se turent, cédant la place à l'ironie et à la tendresse de qui sait aimer et qui, de ce fait, peut aussi haïr. Dans une société dominée par le mensonge, les rebelles accomplirent le miracle de renouer avec la parole authentique. Contre l'exclusion et la xénophobie, ils proclamèrent : « Tout pour tous, rien pour nous seuls », annoncèrent l'avènement d'un « monde qui contient beaucoup de mondes » et rendirent la honte plus honteuse encore. Leurs paroles étaient riches de promesses captivantes. A la différence d'autres groupes, les zapatistes ne semblaient pas intéressés à faire des adeptes, ils ne vendaient pas de cartes de parti ; et ils se faisaient encore moins

propagateurs d'idéologies. Radicalement désenchantés vis-à-vis des courants politiques fondés sur l'affirmation d'un idéal, d'une science ou d'un programme, les néozapatistes se présentèrent au monde comme l'expression de quelque chose de consciemment différent et pas seulement comme le prolongement des guérillas d'Amérique latine.

Non contents de critiquer les partis traditionnels, ils refusaient l'idée même d'avant-garde, armée ou pas. Le pouvoir, disaient-ils, n'est pas un objet à prendre, mais une relation sociale à construire. « Pour bien des gens, le pouvoir c'est le palais national ; pour nous, le palais national n'est qu'un édifice. Le pouvoir est ailleurs », affirmait le commandant David.

La fameuse loi sur les femmes qu'ils émirent vers la fin de 1993 – peu avant la rébellion – indiquait qu'ils avaient amorcé une profonde réflexion sur les questions de genre et les rapports entre êtres humains.

Sans prétendre posséder la vérité, ils soulevaient les questions centrales de notre époque : la fin de la civilisation de l'argent, la fin de tout pouvoir séparé, la démocratie directe.

C'étaient là des questions qui dépassaient le cadre du Chiapas et du Mexique et concernaient l'ensemble de la planète. Quel paradoxe – un parmi beaucoup d'autres – que ce soient eux, les Mayas, considérés depuis toujours comme un peuple traditionaliste et imperméable aux influences extérieures, qui aient lancé le premier mouvement d'importance mondiale contre le néolibéralisme, dernier avatar du vieux monstre capitaliste. Paradoxe qui s'explique par de multiples raisons, renvoyant tout autant aux courants souterrains de l'histoire locale qu'aux événements que ce peuple a vécus en propre.

## 3.

L'EZLN naquit vers 1983 quand quelques militants d'une organisation politico-militaire d'empreinte marxiste-léniniste abandonnèrent la capitale mexicaine pour se rendre au Chiapas, dans l'idée d'y implanter un foyer de guérilla. C'était l'époque de la victoire sandiniste au Nicaragua, de la guerre civile au Guatemala et au Salvador, et ces expériences les marquaient comme les avait marqués la révolution cubaine. Le schéma était simple, les certitudes absolues. En tant qu'« avant-garde », ils avaient pour tâche de fixer la « ligne juste » que « les masses » ne pouvaient que suivre ensuite avec enthousiasme.

Mais le contact avec les communautés mayas – Tzeltales, Tzotziles, Tojolabales et Choles – produisit quelque chose de bien différent, et les évangélistes improvisés furent à leur tour évangélisés. Les certitudes se transformèrent en doutes et l'EZLN naquit de cette découverte réciproque où peu à peu l'élément matériel, les rapports réels, la pratique quotidienne commencèrent à prévaloir sur l'élément doctrinal, les préventions réciproques, les préjugés, les formules importées.

Comprendre que la perspective révolutionnaire est étrangère à tout modèle préétabli, qu'elle ne s'élabore qu'à partir d'un tissu de relations collectives, comme processus de libération, voilà ce qui leur permit un tel dépassement. De leur côté, les Mayas rebelles se rendirent compte qu'ils devaient regarder bien au-delà du cadre des communautés traditionnelles au sein desquelles ils avaient grandi. Ce qu'ils possédaient, en effet, ce n'était pas une « communauté réelle » mythique et préservée, mais la conscience pressante de sa nécessité, conscience que d'autres peuples et individus semblaient avoir

irrémédiablement perdue. Il s'agissait non pas de refonder ce qui n'existait déjà plus, mais de construire ce qui n'existait pas encore, une autre forme de rapport entre les femmes et les hommes.

Ce pont jeté entre les communautés indiennes traditionnelles des hautes terres et une perspective de transformation historique plus large, c'était l'œuvre d'un sujet social nouveau par bien des aspects, à savoir la foule des indigènes déracinés et précipités dans la lointaine forêt Lacandone à la recherche de travail et de terre.

« Dans la forêt vierge, en raison de la paix originelle qui y prévaut, la pensée peut se replier sur elle-même et réélaborer lucidement l'essentiel », écrivait le révolutionnaire guatémaltèque Mario Payeras. La forêt vierge n'était pourtant plus cet univers fascinant et mystérieux révélé par B. Traven dans ses romans. Le temps cyclique de la nature entrait à présent en collision avec le temps irréversible de la marchandise, produisant une sorte de volcan social où couvaient des contradictions anciennes et nouvelles, en attente de l'inévitable cataclysme.

Dans cette situation, les indigènes émigrants comprirent rapidement que, pour rester eux-mêmes, ils devaient devenir quelque chose d'autre, et que, pour y parvenir, il leur fallait changer le monde. A la différence d'autres peuples accrochés à la préservation de leur identité, les Mayas de la forêt Lacandone remirent en discussion leurs structures traditionnelles, remirent en cause le patriarcat et offrirent de nouveaux espaces aux femmes, qui devinrent en fait les piliers de la rébellion. Devenus zapatistes, ils découvrirent que l'affirmation de leurs propres spécificités passait nécessairement par la reconnaissance de

toutes les spécificités : pas seulement celles d'ordre ethnique, mais les particularités sexuelles, sociales, culturelles, de mœurs... Ce qui impliquait de dépasser toutes les formes de localisme et d'indianisme et, pour les mêmes raisons, de défendre des valeurs d'ordre universel (mais pas universaliste) : justice, liberté, démocratie.

#### 4.

« Ne nous laissez pas seuls » : tel fut le dramatique appel lancé en février 1994 par Ramona, la fragile guérillera maya qui devint rapidement le symbole de la souffrance, mais aussi de la ténacité des communautés rebelles. Dès les premiers mois de cette année-là, un peu partout surgirent des réseaux de soutien à la lutte zapatiste, qui en peu de temps révolutionnèrent le panorama mondial de la solidarité. Ces réseaux exprimaient non plus la solidarité de ceux qui possèdent envers ceux qui ne possèdent pas, de ceux qui savent envers ceux qui ne savent pas, mais quelque chose de complètement différent : un rapport complexe et captivant qui visait à la définition d'une voie commune.

Les raisons de ce phénomène sont à rechercher dans les particularités mêmes de ce qu'on en vint rapidement à désigner comme « la première révolution du XX<sup>e</sup> siècle ». En cherchant les racines de leur possible libération dans ce qui lie leur sort à celui des exclus du monde entier, les zapatistes avaient compris que le sous-développement des zones périphériques s'explique par la pénurie de ces mêmes marchandises dont la surabondance suffoque, pollue, empoisonne le prétendu bien-être des métropoles de l'empire. Et, dans le cours de cette recherche, ils avaient découvert le secret de la critique radicale, la nécessité d'aller au-delà de l'économie, au-delà de



la politique et de réaffirmer que la révolution est une question sociale.

Ils offraient au monde un patrimoine culturel étonnamment adapté aux nécessités de notre temps : un patrimoine de valeurs et de civilisation tirant sa richesse d'une grande capacité d'auto-organisation, de la prodigieuse tradition de résistance des indigènes d'Amérique centrale et d'un rapport avec la nature cousu d'harmonie, de relations fondées sur la communauté et la réciprocité, sur la circulation des idées et des êtres humains.

Ce faisant, et dépassant peut-être en cela leurs intentions initiales, les insurgés mexicains devinrent un élément de référence important pour la constitution d'un arc-en-ciel humain opposé à l'horizon couleur de plomb du néolibéralisme, une coalition de forces que certains définirent comme « l'Internationale de l'espoir ». Il devenait dès lors possible de partir du début et de

construire un nouveau grand mouvement, non plus sur le modèle de la solidarité mais sur celui, bien plus passionnant, de l'implication et du partage. Le message qui nous arrivait de la forêt vierge était clair : à présent, il ne s'agit plus de diriger ni d'être des pilotes invisibles. L'important est de créer des situations de rupture, d'ouvrir la voie à des relations sociales différentes, d'encourager les rencontres, de favoriser l'autonomie des sujets. Il faut en être, participer, ajouter sa voix au grand orchestre polyphonique de la résistance, apporter sa contribution à la construction de réseaux susceptibles de modifier le cours de l'histoire.

Sur cette base, la forêt Lacandone se convertit rapidement en un genre de grand laboratoire où l'on pensait, l'on faisait, l'on disait des choses importantes. Des hommes et des femmes du monde entier commencèrent à aller et venir du Sud-Est mexicain pour comprendre, écouter et discourir. Naquit ainsi l'idée de rencontres intercontinentales « pour l'humanité et contre le néolibéralisme » (Chiapas, été 1996 ; Espagne, été 1997), principal antécédent du mouvement contre la mondialisation néolibérale et contre la guerre qui explosera à Seattle et à Gênes dans les années qui suivront.



## 5.

Toujours passionnantes et paradoxales, les initiatives zapatistes naissaient de considérations précises, en partie élaborées grâce à l'inégalable apport du sous-commandant Marcos. Lui qui était le plus haut dirigeant militaire avait été nommé « sous-commandant », car, chez les zapatistes, la fonction militaire est subordonnée à la fonction civile. Après l'insurrection de janvier, il devint aussi le principal porte-parole des communautés rebelles en raison de la grande aisance dont il faisait preuve dans l'usage de l'espagnol, langue que les Mayas parlaient peu.

Traduits en des dizaines de langues, les communiqués et les nombreuses interviews du « Sub » jouèrent un rôle décisif dans la diffusion du néozapatisme. Certes, son langage captivant ne jaillit pas tout armé pour la bataille, et il n'était pas non plus une simple transposition des formes d'expression indigènes. Il est né de la rencontre des nombreux mondes qui formaient l'univers spirituel des communautés résistantes. Des fragments de ce langage se retrouvent dans le Popol-Vuh, dans les prophéties du Chilam Balam, dans les auspices des cruzob yucatechi, dans l'évangile renversé des rebelles de Cancuc, dans le murmure des cassettes de San Juan Chamula, dans le cri sourd des pendus, dans la clameur des réfugiés guatémaltèques fuyant le génocide et, pourquoi pas aussi, dans l'héritage des révoltes métropolitaines des années soixante-dix.

A Marcos revient le mérite historique d'avoir donné forme au casse-tête. Naquit ainsi un poète, et pas seulement un dirigeant politique ; pas un rêveur innocent, mais un stratège du renversement qui savait associer la poésie vécue à la révolution de la vie quotidienne. En

plaçant au premier plan la contribution des peuples indigènes et en montrant que la mondialisation produit misère et destruction tout en ouvrant des possibilités d'écoute et d'interaction inédites, les textes du sous-commandant aidèrent à retrouver le fil conducteur de la critique sociale.

Toutefois, ce qui semblait être une victoire indiscutable ne tarda pas à montrer ses sérieuses limites. Marcos accepta sans réserve la fonction de porte-parole que lui avaient généreusement conférée les communautés et que l'industrie culturelle, toujours à la recherche de nouveaux stéréotypes, s'empressa de lui reconnaître. Est-il possible de gagner la bataille de la parole authentique sur le terrain de l'adversaire ? Le temps nous le dira. Quant au « Sub », immergé dans le rôle de conscience critique du monde, il commença à adopter des attitudes autoritaires et despotiques peu en accord avec le discours libertaire qu'il avait lui-même contribué à élaborer. Au lieu d'écouter la voix des « plus petits », il préféra nouer des rapports ambigus avec des intellectuels à la mode, des stars du spectacle et certains dinosaures de la vieille gauche mexicaine. Admirateurs acritiques, véritables professionnels de la défaite, ceux-ci ne lui furent bien sûr d'aucune aide. « Donnez-moi un mouvement et je vous rendrai une secte », avait dit d'eux Carlos Monsiváis au temps de la première rencontre intercontinentale (1996).



## 6.

Mais si nous devons faire un bilan de l'expérience zapatiste, nous ne pouvons en rester à l'analyse du discours ni nous en tenir à la figure de Marcos. Les révolutions sociales ne font pas que façonner des dirigeants, elles créent leurs propres institutions qui, invariablement, s'opposent à celles du vieux monde. Au Chiapas, cela a pris la forme de la fondation de communes autonomes, véritables espaces de pouvoir alternatif s'opposant au système social fondé sur la dictature de l'économie et de l'Etat. C'est là la contribution la plus importante des zapatistes.

Il faut dire que la lutte pour l'autonomie n'est pas une invention de l'EZLN, mais une vieille revendication du mouvement indien mexicain et continental. Pourtant, il est clair que les communautés résistantes sont allées bien plus loin dans cette voie, recevant en échange solidarité, soutien et les éléments qui leur ont permis de se convertir en une force d'un nouveau genre.

Le 12 octobre 1994, San Cristobal de Las Casas fut le théâtre d'une des premières manifestations de masse en faveur de l'autonomie. 224 organisations indépendantes déclarèrent la constitution de six régions autonomes : Los Altos, Selva Tzeltal, Valle Tzeltal, Frontera, Norte et Centro. Quelques semaines plus tard, entre le 11 et le 18 décembre, l'EZLN lança l'opération « Paix dans la justice et la dignité pour les peuples indigènes », en prenant pacifiquement position dans 38 communes du Chiapas – déclarées communes rebelles –, en nommant des autorités propres et en créant de nouvelles subdivisions territoriales.

Le gouvernement répondit par l'invasion militaire de la forêt (9 février 1995). La tentative de capturer le commandant zapatiste ayant échoué, les

négociations reprirent et débouchèrent, le 16 février 1996, sur les accords de San Andrés Larráinzar. Fruit d'un long débat animé dans lequel intervinrent les représentants des 56 ethnies mexicaines, l'élément central de ces accords portait sur la question de l'autonomie : autonomie culturelle, autonomie communale et autonomie territoriale ; autrement dit sur la possibilité d'administrer la justice, d'élire les autorités selon ses propres critères et de prendre le contrôle des ressources naturelles.

Pris à l'improviste, le gouvernement central désavoua ses représentants et décida de ne pas honorer les accords, de ne pas poursuivre les négociations et de créer des groupes paramilitaires, lesquels allaient bientôt commettre des crimes atroces, comme le massacre d'Acteal du 22 décembre 1997. L'EZLN quitta alors la table de négociation et, malgré la guerre, les communautés renforcèrent les mécanismes d'autodéfense.

Avec la victoire de Vicente Fox à la présidentielle de 2000 et la fin du régime du parti d'Etat, une porte sembla s'entrouvrir, mais ce fut une illusion fugace. Après la triomphale marche zapatiste de février-mars 2001, le parti de la gauche historique, le PRD, fit lui aussi alliance avec le PRI et le PAN, le parti de droite, pour voter en avril de la même année une loi bidon sur l'autonomie des régions indigènes, qui semblait barrer la voie institutionnelle.

Avec l'aide de la solidarité internationale et le soutien de l'EZLN, les communautés rebelles redoublèrent alors d'efforts pour créer des coopératives, des structures d'autogouvernement, mais aussi des systèmes de santé et d'éducation alternative. Ce qui leur permit non seulement de progresser sur le plan matériel, mais aussi de créer des noyaux de contre-pouvoir qui, sans faire trop de bruit, mettaient en pratique les

principes de démocratie directe et d'entraide.

En 2003, au terme d'une longue réflexion interne, les communautés décidèrent de se regrouper selon de nouvelles lignes territoriales, de séparer définitivement les structures militaires des structures civiles, de perfectionner les mécanismes de rotation des tâches et de restructurer les liens avec la solidarité internationale. Ils créèrent ainsi des organismes de coordination appelés *juntas de buen gobierno* et remplacèrent les cinq *aguascalientes* (espaces de rencontre avec la société civile, créés en 1994) par autant de caracoles qui, indépendamment des vicissitudes de Marcos et de l'EZLN, perdurent en tant que solides bastions de l'autonomie et de la résistance indigène.

## 7.

Le 19 juin 2005, le porte-parole de l'EZLN déclara l'état d'alerte dans les territoires zapatistes, ce qui impliquait la fermeture des caracoles et la suspension de la coopération internationale. Ce geste grave surprit les réseaux de solidarité internationale et même les militants du Front zapatiste (organisation civile, depuis peu dissoute d'autorité par Marcos lui-même). Le dernier état d'alerte remontait à l'époque du massacre d'Acteal, ce qui fit craindre à beaucoup une nouvelle offensive contre les communautés indigènes. La direction de l'EZLN précisa aussitôt qu'elle se bornait à prendre des mesures défensives et qu'elle respecterait le cessez-le-feu en vigueur depuis le 12 juin 1994.

Que s'était-il passé ? Rien de particulièrement grave, sinon que le commandant zapatiste s'apprêtait à faire des communications importantes. Les jours suivants, Marcos allait publier une série de textes où il analysait la





conjoncture politique. Les élections présidentielles de 2006 approchaient et le « Sub » ouvrait le feu contre les trois principaux partis politiques, et particulièrement contre le candidat du PRD, Andrés Manuel López Obrador (AMLO). Lequel faisait l'objet d'une dure invective : œuf de serpent, cheval de Troie de l'impérialisme, néolibéral qui ne dit pas son nom, complice des narco-trafiquants... S'il était normal que Marcos reproche au PRD la trahison de 2001, cette violence verbale inhabituelle avait de quoi déconcerter, notamment en comparaison avec des textes écrits dans d'autres circonstances.

Un peu plus tard nous parvint la « Sixième Déclaration de la forêt Lacandone », un texte où la direction de

l'EZLN dénonçait à nouveau la décomposition de la classe politique mexicaine, mettait l'accent sur son propre caractère indigène et retraçait les hauts et les bas de presque douze années de lutte. Le dialogue avec le gouvernement étant épuisé et les liens avec la gauche parlementaire détruits, il fallait à présent regarder « en bas et à gauche », s'unir aux travailleurs des villes et des campagnes, ainsi qu'à la galaxie des groupes et mouvements marginaux.

Suivaient une revendication passionnée de l'œuvre de Che Guevara, qui renouait avec les racines marxistes-léninistes de l'EZLN, et un salut aux peuples latino-américains, à la révolution cubaine, à l'Europe sociale et aux « frères d'Asie, d'Afrique et d'Océanie ».

Le texte lançait aussi un vague appel à rédiger une nouvelle Constitution qui garantisse « les exigences fondamentales du peuple mexicain » et défende « le faible face au puissant ». Sur ce point, on peut se poser des questions : le Mexique avait-il vraiment besoin d'une énième « victoire sur le papier » ? Et puis qui était censé rédiger la nouvelle Constitution ? En l'absence d'une révolution qui ne paraissait pas à l'ordre du jour, ces mêmes politiciens, forcément, que Marcos avait à juste titre stigmatisés.

L'EZLN proposait enfin de lancer une Autre Campagne avec les organisations de la gauche non électorale, les peuples indigènes, les organisations sociales, les ONG et tous ceux qui – femmes, hommes, vieillards et enfants – y adhéreraient à titre individuel.

Entre janvier et juin 2006, Marcos – à présent surnommé « délégué zéro » – entreprit pratiquement seul une tournée parallèle à celle des candidats à la présidentielle, s'offrant à jeter des ponts à l'intérieur et à l'extérieur du Mexique pour élaborer « une nouvelle façon de faire de la politique ».

## 8.

La proposition centrale de l'Autre Campagne : se soustraire à l'étreinte mortelle du PRD, prendre le pouls du Mexique profond et construire un pôle de lutte anticapitaliste et anti-partis plus large que les seuls bastions du Chiapas, était attirante. En Europe, beaucoup l'accueillirent avec une satisfaction marquée, vu que, dans les années 1990, Marcos avait tissé des rapports privilégiés précisément avec le PRD (à la rencontre intercontinentale de 1996, les modérateurs des ateliers de discussion étaient souvent des dirigeants de ce parti) et même avec la gauche institutionnelle italienne, française et espagnole. En marginalisant les courants libertaires, ce choix avait contribué à empoisonner les rapports entre les différentes sensibilités présentes au sein des réseaux zapatistes.

La première erreur fut de se prêter au jeu électoral. Le sous-commandant avait parfaitement raison quand il faisait remarquer que la profonde crise économique, politique, sociale et culturelle que traverse le Mexique ne peut se résoudre dans le cadre du système politique actuel. Ce n'était toutefois pas une idée géniale de s'en prendre à AMLO quand la droite s'en chargeait déjà, le présentant comme un grave « danger » et lançant contre lui une féroce guerre publicitaire.

Il faut dire que la droite mexicaine est, pour autant que ce soit possible, plus rapace encore que la droite européenne, ne serait-ce que parce qu'elle dispose de bien plus grandes marges de manœuvre. Les dégâts provoqués par Berlusconi en Italie, par Aznar en Espagne ou par Chirac en France sont peu de chose comparés à ce qu'ont pu faire Salinas, Zedillo et Fox au Mexique. Marcos savait que, « en bas et à gauche », les gens en avaient subi les conséquences, il aurait

donc dû s'abstenir de se lancer dans une polémique insensée.

En réalité, s'il y avait de bonnes raisons de ne pas voter, il y en avait aussi, et peut-être plus encore, de voter. L'important étant de ne pas provoquer de nouvelles blessures au sein des mouvements sociaux, pour lesquels le moment n'était pas favorable. Marcos pouvait accorder à AMLO le même bénéfice du doute qu'il avait concédé à l'ex-directeur de Coca-Cola, Vicente Fox.

Après les événements d'Atenco et la terrible répression qui s'ensuivit (3-4 mai 2006), l'Autre Campagne s'enlisa dans Mexico, renonçant au projet initial de visiter les États du Nord. Là, Marcos accorda des interviews hors de propos aux chaînes de télévision hostiles à AMLO, renforçant les soupçons de ceux qui l'accusaient de faire le jeu de la droite. Fin juin, on voyait bien que les résultats de six mois « sur la route » étaient fort modestes. Le « délégué zéro » n'avait pas réussi à jeter des ponts avec l'autre Mexique, ni su transmettre le message de la communauté résistante. Pire encore, il avait noué des liens réguliers avec certaines sectes staliniennes, qui le suivaient en arborant partout d'immenses portraits du détestable dictateur.

Le 2 juillet 2006, jour des élections, le cadre politique mexicain se transforma radicalement. À l'encontre de toutes les prévisions, le candidat de la droite, Felipe Calderón, fut déclaré vainqueur à un nombre de voix extrêmement réduit. Que s'était-il passé ? Pour ne pas perdre le pouvoir, la droite avait organisé une fraude éhontée qui fut immédiatement entérinée par Bush et Zapatero.

Samedi 8 juillet, un demi-million de personnes envahirent le Zocalo à Mexico pour réclamer justice. Une semaine plus tard, leur nombre avait triplé. C'était le début du mouvement de masse contre la fraude électorale. Où se trouvait alors

l'Autre Campagne? Elle brillait par son absence: par ses déclarations anti-AMLO, le sous-commandant avait perdu l'occasion d'y prendre part.

## 9.

À présent pèse sur Marcos la responsabilité historique de n'avoir pas su établir de liens avec ce Mexique «d'en bas et à gauche» avec lequel il avait si fébrilement cherché à entrer en contact. À coup sûr, les communautés résistantes ne tarderont pas à lui demander des explications, comme le font déjà de nombreux secteurs de la société civile.

L'histoire, cependant, ne s'arrête pas là. Quel bilan dresser de ces treize années de lutte? Malgré toutes les critiques que l'on peut et que l'on doit faire, ce bilan continue à être en grande partie positif. Il est vrai que les zapatistes n'ont pas réussi à constituer un pôle antagoniste comparable, par exemple, à celui des «sans-terre» au Brésil. Ils n'ont pas non plus donné naissance à un mouvement indien national de la portée de celui de Bolivie, mais ils continuent à résister et à lutter. Grâce à eux, le mouvement indigène mexicain s'est profondément renouvelé et les communes autonomes qui se sont créées en différents coins du pays se sont inspirées de l'expérience zapatiste. Le principal mérite des zapatistes n'est pas seulement d'avoir produit un discours qui a apporté un sang neuf au débat de la gauche radicale à l'échelle mondiale, mais surtout d'avoir mis sur pied des *caracoles*, ce système d'autogestion antiétatique qui règle la vie des communautés à la marge des lois de l'économie.

Aujourd'hui, les communautés résistantes demeurent, avant tout en tant que pouvoir local. En dépit de toutes ces années de militarisation et de guerre civile, elles perdurent dans leur rôle

d'important laboratoire de critique sociale, et pas seulement de remarquable expérimentation humaine. Une expérimentation qui continue à mériter la solidarité de tous ceux qui se soucient du devenir de l'humanité.

Les Mayas rebelles continuent à mourir, comme autrefois, de maladies curables (la grande petite Ramona est par exemple morte assassinée par la tuberculose le 8 janvier 2006); beaucoup continuent à subir la torture, la prison ou la «disparition». Pourtant, la forêt Lacandone n'est plus seulement le territoire de la souffrance et de l'oubli où l'on survit aux limites de la capacité humaine. C'est aussi un noyau créatif qui dépasse les frontières régionales et nationales pour jouir de la contribution d'intelligences et de passions du monde entier. Avec tous ses paradoxes et ses ambiguïtés, la révolution des Mayas a montré à quel point il était nécessaire de libérer les énergies créatives des nombreux mondes ignorés de la société dans laquelle nous vivons. Elle a lancé le premier assaut organisé et conscient contre l'ordre néolibéral et ses épigones. Elle a provoqué des rencontres, tissé des liens, créé des occasions. Ce n'est pas rien.

### **Claudio Albertani**

*Tepoztlán, Morelos, 22 juillet 2006*

*Traduit de l'italien par Nicole Thé.*